

VIVIANE FORRESTER

# RUE DE RIVOLI

JOURNAL

1966-1972

*nrf*

GALLIMARD

## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Gallimard*

LE JEU DES POIGNARDS, roman, 1985.

DANS LA FUREUR GLACIALE, nouvelles, 2011.

### *Chez d'autres éditeurs*

AINSI DES EXILÉS, roman, Denoël (collection «Les lettres nouvelles»), 1970, Folio n° 1672.

LE GRAND FESTIN, roman, Denoël (collection «Les lettres nouvelles»), 1971.

VIRGINIA WOOLF. Texte de cinq émissions sur France Culture, Quinzaine littéraire, 1973.

LE CORPS ENTIER DE MARIGDA, roman, Denoël (collection «Les lettres nouvelles»), 1975.

VESTIGES, roman, Seuil, 1978.

LA VIOLENCE DU CALME, essai, Seuil, 1980. Points n° 169.

LES ALLÉES CAVALIÈRES, roman, Belfond, 1982.

VAN GOGH OU L'ENTERREMENT DANS LES BLÉS, biographie, Seuil, 1983. Points n° 252. (Prix Femina de l'essai 1983.)

AMSTERDAM, essai, «L'Europe des villes rêvées», Autrement, 1986.

L'ŒIL DE LA NUIT, roman, Grasset, 1987.

MAINS, essai, Séguier, 1988. Mille et une nuits.

CE SOIR, APRÈS LA GUERRE, récit, Lattès, 1992. Fayard, 1997. Livre de Poche n° 9586. «Bibliothèque des voix», CD audio, Éditions des Femmes.

L'HORREUR ÉCONOMIQUE, essai, Fayard, 1996. Livre de Poche n° 14601. (Prix Médicis de l'essai 1996.)

UNE ÉTRANGE DICTATURE, essai, Fayard, 2000. Livre de Poche n° 15130.

AU LOUVRE AVEC VIVIANE FORRESTER : «LA VIERGE À L'ENFANT AVEC SAINTE ANNE». LÉONARD DE VINCI, essai, Somogy/Musée du Louvre, 2000.

LE CRIME OCCIDENTAL, essai, Fayard, 2004.

MES PASSIONS DE TOUJOURS, VAN GOGH, PROUST, WOOLF, ETC., essai, Fayard, 2006.

VIRGINIA WOOLF, biographie, Albin Michel, 2009. (Goncourt de la biographie 2009.)

RUE DE RIVOLI



VIVIANE FORRESTER

# RUE DE RIVOLI

Journal

1966 – 1972

*nrf*

GALLIMARD



*Pour Gaston.*  
*Pour Edgar.*





1966

*30 juillet 1966*

Les statues insérées dans le mur du Louvre, nombreuses, diverses, si amusantes. Ce mur timbré de sculptures, où le soleil joue un peu tristement rue de Rivoli, face au salon. Quelle beauté. Et rue de l'Échelle, tout à l'heure, l'éclat dans une vitrine d'un grand cahier doré.

*2 août*

Une longue, importante conversation avec John dans son atelier. Je le regardais, il devient comme de la pierre et ses yeux bleu glacier. Une statue, la force, la présence d'une statue.

Il me disait avoir eu sa raison de vivre il y a sept cents ans jusqu'à il y a cent ans, «Nous sommes des dinosaures», et que le peintre était autrefois les yeux, les oreilles de l'univers. Aujourd'hui, dit-il, c'est la science.

15 août

Cette chambre que j'aime tant. Son calme, mes cahiers, mes livres. Par la fenêtre beaucoup de ciel et des murs très blancs, silencieux, lointains ; la cloche de Saint-Roch par-delà. Ce côté monacal. Ce côté provincial.

Jeanne K. dit m'avoir décrite à une amie, qui s'est écriée : « Mais c'est Marie Grubbe ! » Marie Grubbe, rebelle sans ostentation mais fondamentalement, irréductiblement rebelle dans le beau livre calme et strident de Jacobsen.

Saurai-je faire quelque chose de cela, le mettre à la lumière, au jour, à la nuit ?

16 août

Kafka, le *seul*. Si calme. Sa tristesse adéquate. Ailleurs, les autres : affèteries.

17 août

Ce livre que je fais devenir, ne pas l'interrompre ni le laisser en plan comme j'en ai l'habitude avec mes manuscrits.

Vient d'y surgir Rochting, ce gros homme en quarantaine sur une plage après la guerre. Un homme dégradé et qui fut collabo.

Rochting, ventripotent, damné, qui avait peur et froid, criminel, frissonnant sur une plage. La plage de Scheveningen. La mer grise, livide, indolore et le froid, le froid du vent frôle la peau, pour se perdre aussitôt vers l'étendue, les dunes.

Faire entendre du livre ce qu'il ne contient pas.

*18 août*

Les gens, avec tout leur poids, leur chaleur, le bouquet, la gerbe de vie qui leur est tombée dessus et la vie qui se poursuit hors celle de chacun d'eux, cette course incontrôlable.

*19 août*

Rochting, un gros déchet.

*20 août*

Nous sommes tous dehors, terriblement à l'air, exposés et nus.

Sans repères.

Je travaille sans arrêt.

Cette fois, terminer mon livre. Je n'en ai terminé aucun. Cette fois, peut-être, publier ?

*21 août*

Scheveningen issu du souvenir de John et moi les tout premiers temps, nous poursuivant sur la plage, ardents, vulnérables et nous battant, nous débattant comme menacés l'un par l'autre.

Mais aujourd'hui, Scheveningen, la Hollande et mon livre débarrassés de nous (aujourd'hui si liés), je m'occupe du très jeune Edmund qui, depuis toujours, ne veut que s'en aller, quitter Scheveningen, ne pas même y laisser la trace de ses pas. Sa brève liaison avec Sarah, bien plus âgée, l'ac-

trice d'un seul film – un film culte d'avant la guerre – et venue depuis s'enfouir ici à Scheveningen. C'est Mina Schlerk, plus jeune et très mariée, qu'aime Edmund, mais c'est à Sarah qu'il vient faire ses adieux. Je les vois. Elle ressemble au sable, rêche, frémissante. Elle dit : « Personne ne souffre ici. Personne à Scheveningen. » Elle voudrait l'aider, entrer dans les détails, lui poser des questions. Edmund pleure, le visage dans le sable. La plage est grise, froide. Sarah se tait. « Je ne veux pas savoir », songe-t-elle. « Je ne veux plus savoir. »

Moi, je veux tout savoir. Le lieu que je suis est un lieu agréable, bien rempli, fermé, chaud, j'y suis bien – j'ai tant de livres à lire, de vie à repérer. Tout vibre, résonne. Pourvu que rien de réducteur ne vienne gâcher mon domaine.

Haendel. *Sonate opus 1, n° 4.*

22 août

Les mathématiques, notre langue spécifique, celle qui atteint au plus près nos limites – mais au-delà ? Motus : elles ne répondent pas ; au-delà d'elles-mêmes, elles ne détiennent plus de réponses ni même de questions, trop identiques à nous, trop ajustées à notre physiologie, notre constitution – dont elles dépendent.

Nos limites qu'elles atteignent, indiquent, exaltent, elles ne les transgressent pas, mais les figurent seulement. Nous pouvons, par leur biais, nous rejoindre, accéder à nous-mêmes au point culminant de notre « intelligence » – mais pas nous justifier.

27 août

La mer à Scheveningen. Le sable âcre, le vent. Et nous, John et moi, fougueux, foulant le sable, assaillis par nos antagonismes. Et moi en quête d'une entente à jamais. Désespérée de toute distance entre lui et moi. La mer plus violente que nous. Et lorsqu'il était proche, mon retrait.

Le pianiste replet qui jouait comme au fond de la mer pour les clients de ce restaurant tout au bout de l'immense ponton de Scheveningen, et je tentais d'imaginer, parce qu'il était peu attirant, ce que serait une aventure avec lui ou même une longue liaison. Que je fais vivre par Sarah.

Et John, si longiligne et beau, à la mesure des plages, des mers, ses yeux bleu glacier, leur couleur pure et froide.

Comme nous avançons sur la passerelle, lui un peu en arrière de moi, les bras autour de mes épaules, il avait murmuré : « *You'll write a book about all this* » (« Tu écriras un livre sur tout cela ») et moi, désolée, furieuse, certaine que de l'avoir entendu dire m'empêcherait de le faire. Et je l'ai fait.

Je le tente, du moins.

L'aurais-je tenté sans lui ?

28 août

Sentiment de beige, de monotonie, de sable, ce mouvement indifférent, implacable, isolé – Scheveningen s'impose.

Ne pas avoir peur de l'image ni de son absence. Ni de l'image d'une absence d'image.

Vivre en Amérique à fond, *full go*, les conférences, les

savoirs à flots, l'énergie. L'injustice générale. Le désastre raciste. Et puis – n'importe où – l'âge du temps, dont nul lieu ne protège, ce drame que l'on traîne en permanence avec soi : la conscience soudaine que l'avancée dans le temps n'est que sa suppression. J'ai longtemps cru qu'à la fin résidait une réponse vers laquelle cheminer en allant vers cette fin. Mais il n'y aura pas de réponse. J'en ai vécu l'espoir... on peut toujours rêver.

L'héroïsme de toute velléité d'organisation, de toute tentative de récit, de toute proposition dans un espace si menacé, bousculé, tout d'interruptions certaines. Défi d'y avoir inséré l'Histoire : son désordre, sa folie, voire sa méchanceté, sanglés dans des chronologies factices. Comme si les générations se succédaient sages, nettes, bien découpées, et n'empiétaient pas les unes sur les autres dans un fatras saturé. Chaque vie enfouie sous les voix jacassantes, merveilleuses, de la foule des morts.

*30 août*

John parlait l'autre matin de génies dont « l'attitude » souvent passive était « géniale » et non l'activité, les actions ou les œuvres (ermites, saints, vies consacrées).

Ce soir il me disait : « *I have things to do. Thoughts to be thought.* » (« J'ai des choses à faire, des pensées à penser. »)

*31 août*

Très grand désir de Londres. Pourquoi ? Le côté sombre, abrité, les coutumes, les horaires, peut-être aussi la lecture

de Virginia Woolf. L'aspect hautement civilisé, introverti, traditionnel, cette laideur cultivée, le côté protégé. Pourtant c'est l'Italie qui est belle, mais trop : tout se passe à l'extérieur de soi ; on y est inutile, superflu. En Angleterre, la vie, le pays, les rues sont constamment recréés, formés par les hommes. En Italie, on n'est plus qu'un regard.

À Londres, c'est ce côté rude – fumées, cheminées, les pierres laides, les trottoirs tristes, le mauvais goût, la monotonie mais aussi l'atmosphère close, abritée des restaurants, des rues, des magasins –, cette laideur, qu'on est *assuré* de trouver. Je pense à Londres et aussi à la Tamise épaisse, si large, les mouettes, les rues mystérieuses, hantées peut-être ; à ce côté *remote*, en retrait, des gens si nombreux – leur quant-à-soi.

Pour mon livre, à propos d'Alex, l'assistant du film : de l'étang de Chèdres (où l'on tournait) au camp de Birkenau, le même ciel – mais de Chèdres à Birkenau où il est mort, quelle eau sourde, souterraine a coulé ? Il y a des paysages, disait-il. Des paysages. Des sentiments.

*1<sup>er</sup> septembre*

Dieu de Dieu, mais quel est mon but ? Quel est le sens de ce que je cherche si passionnément ? Je ne suis pas si détachée que je le croyais du contenu psychologique, mental, anecdotique, d'un texte. Et je suis même liée à la narration, au récit, mais surtout à l'énigme, au secret, à ce qui sera tu mais d'autant plus présent, exprimé.

Mais alors l'Histoire, les histoires, la peau, le vent, le soleil sur la peau, le temps ? Les vagues imbriquées l'une en l'autre ? Le sable, les murmures, les échos ? La plage ?

Laure et l'étang de Chèdres où elle va se noyer.

Ô mon enfance ! Grèges, son manoir devenu Chèdres ou Courtandre en ce livre. Grèges, près de Dieppe, à sept kilomètres. Le manoir d'oncle Jacques. L'ignorance alors.

Nounou s'y ennuyait, Ninette et moi avec elle dans le potager près des choux immobiles. Nounou, sa laine et ses aiguilles de bois et sans fin son tricot. « Au moins des pêches ici, des fraises, c'est à tire-larigot », soupirait-elle, et je cueillais des groseilles à maquereau, Ninette des framboises, mais l'ennui à nouveau lorsqu'on n'avait plus faim. Le muscat brûlant au soleil dans la serre, la menace des guêpes. Et nounou : « Je ne demande pas grand-chose : une église et la poste, c'est tout de même le moins. » Il n'y avait qu'un cimetière, deux mares et des masures croulantes. Des rouleaux de réglisse dans une petite échoppe. Mais le manoir d'oncle Jacques, son parc, ses bois, ses prairies, ses moutons, ses vergers, la cloche qui sonnait à l'heure des repas. Grèges, près de Dieppe, et nounou, la nounou Beppa. Giuseppa (ou Giuseppina) Pazzaglia.

Le manoir.

Et Jacques Lovembach, mort à Auschwitz.

Plus tard.

Scheveningen, le lieu où tout se neutralise, s'anéantit, s'achève.

### *3 septembre*

Depuis la guerre et les camps nous n'avons rien racheté, nous n'avons rien changé, modifié. Rien tenté qui compense. Nous avons repris une vie neutre où l'absence de crimes indicibles nous comble. Nous n'avons pas fait face.



Rien constaté. Nous nous sommes contentés de retrouver la tiédeur apparente d'avant. De revêtir la même indifférence, dont le poids permet le crime.

Féroce, l'indifférence.

L'horreur ? L'acuité, l'énergie lui appartiennent toujours, nous n'avons rien mis en balance. Rien tenté. Rien constaté. À Scheveningen, le fossé véritable existe entre ceux qui ont connu ces temps du nazisme et les autres, ceux qui n'étaient pas nés encore.

*11 septembre*

L'Histoire charriant les histoires de chacun, perdues dans les annales. Et chacun éprouvant l'Histoire comme extérieure à lui, étrangère, un décor – et sa propre histoire comme la raison de tout.

Et les romans qui pleuvent, le mari, l'amant, la bonne femme, car ils continuent, le jeu se poursuit, les pages. Et vlan, une anecdote, encore une, et puis une autre encore. Divertir le public, le distraire de sa fugacité.

Vaudevilles et autres picaresqueries.

Tout me fait mal aujourd'hui, j'ai l'esprit vide, saturé. Incapable de lire, de me concentrer.

On a tant employé son corps, tant vu ses mains, ses ongles, ses chevilles, tant passé dans des rues, tant de rues et tant vu, revu des villes et des gens et des gens, tant revu ce qu'on avait déjà revu, et l'on a tout le temps su que rien d'autre n'était prévu que l'interruption.

Je suis fatiguée, fatiguée, fatiguée.

*14 septembre*

Sarah : « Que vais-je devenir ? Que vais-je à la fin devenir ? »

L'idée du bonheur, si cruelle.

*15 septembre*

Rudi, ce pianiste raté, viré même du lieu de son ratage, du restaurant de Scheveningen où il en est réduit à jouer pour les dîneurs. À Sarah : « Il ne faut pas, pour moi il ne faut pas... — Mais quoi ? — Te sacrifier pour moi. — Pour toi ? dit-elle. Pour toi... ? » Comment a-t-il pu seulement l'imaginer ?

*16 septembre*

Étrange ce qui arrive dans l'intervalle. Vous avez treize ans. On vous dit – un vieux prof de maths au collège des Abeilles, et des plus prestigieux car il exerce aussi au lycée Janson (vous, vous êtes nulle mais avec, parfois, de surprenantes intuitions), et lui : « Viviane Dreyfus, vous êtes une oie. Votre intelligence est exceptionnelle, mais vous ne l'exercez pas. Elle va donc disparaître et vous serez nulle. La plus nulle des nulles. À l'avenir, *nada*. » Et de vous piquer le dos de la main avec la pointe d'un compas. Des années ont passé, mais guère le temps malgré la guerre, les livres, les enfants et les jours. Les années transparentes et, de l'auguste voix garantie par Janson-de-Sailly, demeure le verdict : « La plus nulle des nulles. À l'avenir, *nada*. » Rien,

ni même la guerre, ne vous sépare de cette phrase, de cette prophétie. Aux rieurs d'affirmer qu'elle s'est accomplie.

Étrange, ce temps que prend le temps. Toutes ces années et comme on s'habitue à en attendre d'autres, qui adviennent. On commence à les prendre au sérieux et, soudain, il en reste très peu.

Heureusement que la plus infime part d'une seconde s'étire à l'infini.

Ces années qui semblaient se balancer sur place et paraissaient si longues. Ce temps qui semblait avancer mais fuyait en sens contraire.

Et puis les enfants, cette aventure chaude, intérieure, cet état.

Je me rappelle la lecture des *Vagues* à Lyons-la-Forêt et l'herbe ressemblant au livre ; le livre aux arbres, à la lumière. Je surveillais Bernard ; il se balançait, un trapèze, je crois. Jean n'était pas né. Le livre paraissait difficile (!) mais il y avait les abeilles autour, mon petit garçon qui jouait au soleil et tout devenait les pages mêmes – la clarté du soleil plus intense, les feuilles plus brillantes sur une haie. Et moi je participais du livre et du soleil et j'étais importante à cause de mon fils qui jouait. Et maintenant ?

*17 septembre*

« Depuis que le monde est monde », disait nounou.

*18 septembre*

Des larmes me faisaient mal derrière les paupières comme j'achevais, hier, de lire *Between the Acts* (*Entre les*

*actes*). Ce dernier livre de Virginia Woolf et sa fin si sûre et belle, suspendue. Et je me suis dit, désespérée qu'elle soit morte si peu de temps après avoir écrit ces mots, chaque fois si peu de temps après – je me suis demandé si c'était cela, ces larmes (avortées), qu'elle avait désiré. Elle attendait tellement les réactions mais, en fait, pas celles «des autres» en général : celles des critiques seulement, je crois. Les critiques étaient pour elle les seuls porte-parole de l'audience. Mais lui était-il possible d'agir davantage que sur moi lisant et terminant de lire son dernier ouvrage ?

Le poids des années, la force de mes refus, la balance de mes choix, la violence, l'ardeur et toutes ces vellétés sauvages sans aucun souvenir de leur réalisation, puisqu'il n'y en a pas eu.

Les années où seul compte ce qui arrive et celles où seul comptera l'espoir qu'il n'arrive plus rien.

Ce désir de Londres, comme de ce que je ne pourrai jamais capter, seulement deviner à travers mes lectures. Et puis, comme toujours, la lenteur des choses.

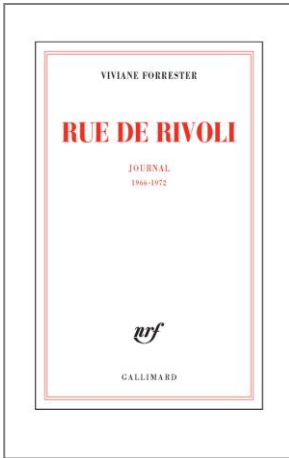
Aujourd'hui, je suis si fatiguée que je ne peux écrire, ne le désire même pas. Ni lire. Vide et lassitude. Drôle de machine.

Ma vie secouée pendant la guerre, bousculée, malmenée. Traquée. La menace. Ce désordre, cette discontinuité qui semblent encore proches. Oui, je peux les reprocher. À qui ? À l'Histoire ? À mes contemporains ? Après tout, c'était l'amorce de ma vie, irremplaçable, je le vois bien maintenant. Et pourquoi toujours comparer ce qui ne fut pour moi que des menaces, avec les désastres subis par tant d'autres ? Qu'elles aient existé, ces menaces chaotiques, désenchan-

m'a jamais entendue, je n'ai jamais su me faire entendre, je crie, j'écris dans le désert. Il m'aime, il ne m'accepte pas.

Persuader. C'est pour cela, peut-être, que je tente si fort de persuader.

Comment mourir ? Vivre, je ne sais rien faire d'autre. Et puis, c'est trop beau, intolérable, cette excessive beauté, si nombreuse. Ces pétales que nous sommes, qui vont tomber, et toute cette bimbelerie. Ce monde chié, palpable, odorant.



# Rue de Rivoli

## Viviane Forrester

Cette édition électronique du livre  
*Rue de Rivoli* de *Viviane Forrester*  
a été réalisée le 09 mars 2011  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782070132805).

Code Sodis : N48559 - ISBN : 9782072439124.

Numéro d'édition : 181226.